

31<sup>e</sup> ANNÉE

1936

N<sup>o</sup>

# Bulletin Religieux

DU

## DIOCÈSE DE BAYONNE

Paraissant tous les Samedis

Publié sous le Patronage de M<sup>gr</sup> l'Evêque

SOMMAIRE :

### VARIÉTÉ HISTORIQUE

**Un Basque chevaleresque**

*par M. l'abbé Michel Etcheverry,  
professeur à l'Institution St-François, Mauléon*

### ABONNEMENTS

Diocèse, 15 fr. par an. — France, 16 fr. — Etranger, 30 fr.

Prix du numéro : 40 centimes

#### REDACTION :

Tout ce qui regarde la Rédaction doit être envoyé, au plus tard, dans la journée de mardi à Monsieur l'abbé Rocq, directeur du *Bulletin Religieux*, au Grand Séminaire de Bayonne.

#### ADMINISTRATION :

Tout ce qui concerne l'Administration : abonnements, annonces, réclamations, etc., doit être adressé à M. le Chanoine Soubelet, secrétaire de l'Evêché. Chèques Postaux : Bordeaux, 4.174.

En vente à la Librairie Lasserre, Bayonne ; à la Librairie Pédeutour, Pau ; à la Librairie Veuve Duval, 1, place du Palais, Pau ; au Magasin de « N.D. des Victoires », 2, Place Henri IV, Pau.

Bayonne : Imprimerie du « COURRIER », 9, rue Jacques-Laffitte

## VARIÉTÉ HISTORIQUE

### Un Basque chevaleresque

par M. l'abbé Michel Etcheverry,  
professeur à l'Institution St-François, Mauléon

Le *Bulletin Religieux* décrivait, dans son numéro du 26 Avril dernier, les belles fêtes qui ont marqué la bénédiction d'une nouvelle cloche à Saint-Pée-sur-Nivelle le Dimanche précédent 19 Avril. L'appel à la prière s'épandra désormais en ondes plus puissantes de la tour séculaire ; les joies et les deuils de la grande famille qui vit à l'ombre du sanctuaire vénéré auront dans cette voix jeune un écho plus vibrant et plus lointain ...

On imagine néanmoins difficilement que les glas de l'avenir puissent éveiller une émotion plus profonde que le lugubre tintement du bronze qui, le 16 Avril 1450, annonçait le décès d'un fils glorieux de cette paroisse : Augerot de Saint-Pée. C'est une page un peu ancienne d'histoire que nous nous proposons de tracer ici : mais il y a des lauriers que le temps ne flétrit pas, des exploits qui gardent, au long des siècles, toute la fraîcheur de leur éclat comme toute la vertu bienfaisante de leur exemple.

2  
Augerot était fils de Jean d'Amezqueta, seigneur de Saint-Pée d'Ibarren (nom antique de Saint-Pée sur-Nivelle) et d'Arbonne. Héritant des sentiments de son père, il se promit, jeune encore, de servir de toutes ses forces la cause qu'il jugeait légitime, celle des rois d'Angleterre, devenus — et restés — les maîtres du pays depuis l'avènement à la couronne de la Grande Bretagne de Henri Plantagenet, mari d'Aliénor d'Aquitaine (Décembre 1154). Et ce programme, il le remplira en agent dévoué, puis en magnifique soldat.

Nous ne savons ni la date, ni la nature des premières manifestations de ce patriotisme ardent. Un texte officiel des autorités Anglaises proclame, en 1441, le concours empressé qu'Augerot a donné « par longtemps » à la dynastie régnante. Au dire de certains historiens, il se serait, en 1440, rendu avec deux autres notables de la province auprès du roi Henri VI. Il était porteur d'une supplique où les habitants de Bayonne, St-Sever et Dax se plaignaient des vexations du comte d'Armagnac, du sire d'Albret, ralliés au parti Français, et réclamaient le secours de la métropole.

Le fidèle attachement du gentilhomme Basque lui valut, de la part des souverains Britanniques ou de leurs proches, maint témoignage de reconnaissance. Il se vit même investi de charges importantes dont la principale — la seule qui ait un rapport direct avec son pays d'origine — fut la « baillive » du Labourd. Le duc de Gloucester, oncle paternel d'Henri VI, avait été nommé, le 12 Février 1434, bailli du Labourd et, en même temps, capitaine-châtelain de Mauléon (c'est-à-dire gouverneur de la Soule). Le 2 Septembre 1441, il se démit gracieusement de la première des deux dignités en faveur d'Augerot de Saint-Pée pour le récompenser de l'appui généreux qu'il prêtait à la maison royale.

Ces actes de bienveillance ne pouvaient manquer d'accroître encore le zèle dynastique et l'ardeur patriotique d'une âme aussi noble. Au cours des années qui venaient et qui mettraient aux prises les deux nations voisines pour la possession définitive de la partie Anglaise du royaume de France, le loyal seigneur de Saint-Pée allait donner sa mesure. Et qu'il n'ait pas besoin dans le camp qui poursuivait l'unité de la patrie chère à nos cœurs, cela ne saurait entrer en ligne de compte : sa conscience voyait le devoir ailleurs et elle en avait de bonnes raisons.

Nous n'avons malheureusement que des renseignements fort incomplets sur le rôle militaire de notre concitoyen dans les événements de guerre dont la Gascogne fut le théâtre en 1441-1442 et dont voici un bref résumé. A la suite des excès commis dans la vicomté de Tartas par Charles d'Albret — le fougueux condottiere francophile qui avait, vers le même temps, soulevé les protestations mentionnées plus haut — et par la garnison que, sous l'obédience de Charles VII, il entretenait à Tartas, le sénéchal de Guyenne, Thomas Rampston, mit le siège devant cette dernière ville (31 Août 1440).

3

La place résista courageusement et la perspective d'une opération longue et coûteuse porta le capitaine Anglais à accepter une convention avec les défenseurs (Janvier 1441). Aux termes de cet accord, le roi de France gardait ce boulevard avancé — si important pour la réalisation future de ses visées de conquête — mais à la double condition qu'il ne servirait désormais à aucune action militaire et que les sujets de son adversaire y auraient libre accès. Le gouvernement en serait confié à Charles, troisième fils de Charles d'Albret, et, à cause de sa jeunesse, on pourvoierait celui-ci d'un corps mixte de conseillers.

Les restrictions mises à son autorité par la neutralisation de ce précieux bastion ne furent pas du goût de Charles VII qui, depuis quelques années, avait — enfin ! — pris à cœur la libération de ses états. Résolu sinon à mener à terme, du moins à inaugurer pour de bon l'affranchissement du Sud-Ouest, il jeta tout d'abord son dévolu sur Tartas. Il s'attendait à une attaque énergique de l'ennemi ; celui-ci n'ayant pas paru, le monarque s'installa en maître absolu dans la petite capitale Landaise (24 Juin 1442). Le lendemain, il prit d'assaut St-Sever, puis alla assiéger Dax qui ne se rendit que le 2 Août et enfin conduisit son armée contre La Réole qui tint jusqu'au 8 Décembre. La mauvaise saison fit différer la suite de la campagne au printemps ; mais, déçu sans doute par la lenteur de ses succès de l'été et de l'automne précédents, le souverain renonça à ses projets et, de Toulouse, régagna le Nord en Avril.

Augerot de Saint-Pée apparaît, durant cette période mouvementée, comme l'un des hommes de confiance du parti Anglais. Il est l'un des neuf notables choisis par le sénéchal de Guyenne pour arrêter les bases de la reddition de Tartas, l'un des six commissaires triés sur le volet qui, au nom de l'Angleterre, surveilleront la conduite du jeune représentant de la royauté Française dans cette ville.

4 Mais plus que ces missions diplomatiques et politiques, ce qui répondait à son tempérament, c'était la griserie des combats, griserie qu'il lui fut donné de connaître au moins de fin Juin à fin Juillet 1442. Il était dans les murs de Dax et prit une part prépondérante à la défense de l'antique reine de la Novempopulanie. C'est lui qui, avec François de Montferrand, sénéchal des Lannes, dirigea la résistance, communiquant à tous sa flamme, maintenant la cité inviolée pendant six semaines.

L'échec qu'il avait éprouvé à Dax n'était pas pour décourager un homme de sa trempe. Et il attendit l'heure de la revanche. Elle se présente bientôt. En cette même année 1442, les villes Landaises s'insurgent contre les garnisons Françaises : dès le début de Septembre, Dax accueille les Anglais et quelques jours plus tard St-Sever les rappelle à son tour. Et Augerot de rassembler aussitôt quelques centaines d'hommes et de s'enfermer avec eux dans cette dernière place, décidé à faire front contre un retour offensif de l'ennemi. La riposte, en effet, ne tarde pas ; en Octobre, Gaston IV, comte de Foix et vicomte souverain de Béarn, lieutenant général de Charles VII en Guyenne, accourt à la tête de plusieurs compagnies. L'intré-

pide Basque — auquel s'est joint un autre chef, de courage et de valeur égale, le seigneur de Saint-Cricq — tient tête avec une énergie décuplée par la certitude du sort qui le guette, en cas de défaite. Hélas ! cette bravoure sera vaine. Les efforts d'Augerot et ceux de la population qu'il électrise de la parole et de l'exemple ne pourront pas détourner le destin : les boulets de fer dont les assaillants se servent — l'artillerie Française venait d'en être pourvue — et, plus encore, la famine auront finalement raison de toute cette ténacité ! La ville est prise, après cinq semaines de siège. Mais le semeur de vaillance n'ornera pas le triomphe du vainqueur : il a — comme son émule d'ailleurs — réussi à lui échapper.

La guerre entreprise en 1441-1442 pour la récupération de la Gascogne avait eu, en somme, des résultats médiocres. Les forces Fran-

çaises n'avaient plus guère d'espoir d'atteindre les buts que l'on s'était proposés ; leur moral s'en ressentait. Les troupes Anglaises, de leur côté, paraissaient satisfaites d'avoir empêché les succès décisifs de l'adversaire et ne songeaient pas à remporter des avantages positifs. La campagne traîna quelque temps encore, puis la fatigue des uns et des autres fit souhaiter une trêve. Elle fut conclue en 1444 et renouvelée d'année en année.

Mais la reprise des hostilités était fatale : l'Angleterre possédait encore partie de la Normandie et de la Guyenne et l'œuvre de reconquête réclamait son achèvement. Des infractions à la trêve que les Anglais auraient commises furent le motif ou le prétexte mis en avant pour justifier la rupture ; le 17 Juillet 1449, le roi de France signifiait à son adversaire que le recours aux armes était redevenu nécessaire.

Gaston IV de Foix fut encore chargé de la conduite des opérations dans le Sud-Ouest de la Gascogne. Le vicomte de Béarn marcha d'abord sur Mauléon, s'empara sans difficulté de la ville, puis se disposa à enlever le château-fort. La vieille citadelle — « le plus fort chastel de Guyenne », selon l'expression de l'historien Mathieu Paris, semblait devoir défier les assauts. Défendue par Louis II de Beaumont, comte de Lérin, à qui le duc de Gloucester avait bénévolement fait cession de la charge de capitaine-châtelain, elle tint quelques semaines en respect l'armée assiégeante. Mais vers la mi-Septembre le lys de France remplaçait le léopard Anglais sur l'altier donjon. La Soule était perdue — et définitivement — pour la monarchie Britannique.

5

Sitôt en possession de cette Soule qu'il allait revendiquer pour lui-même en vertu d'une promesse faite par Philippe VI de Valois à son aïeul Gaston II de Foix (Septembre 1339) et dont il jouirait effectivement jusqu'au 22 Juillet 1461 (date de la mort de Charles

VII), puis de Mai 1465 à Novembre 1469 et enfin de Février 1471 jusqu'à son décès (10 Juillet 1472), le capitaine Béarnais conçut le projet de mettre le Labourd à sa merci. Mais il crut de bonne politique d'emporter au préalable les deux positions stratégiques qui couvraient cette province au Nord : Hastings et Guiche. Le vicomte de Lautrec, son frère, reçut mission de réduire Hastings — tâche qui s'avéra aisée, car la ville capitula presque aussitôt — tandis que le commandant en chef soumettrait Guiche.

6

L'investissement de cette dernière bourgade commence aussitôt et le cercle a tôt fait de se river. La place est commandée par un officier d'âme énergique et fière, un gentilhomme de la Navarre Espagnole, Juan Perez de Donamaria. Mais l'ennemi, est supérieur en nombre et en moyens matériels. Force est à la défense d'appeler à l'aide et des messagers partent solliciter le concours de Jean d'Urtubie et Angerot de Saint-Pée, d'une part, Arnaud de St-Cricq, de l'autre. De la Chalosse Saint Cricq amène un contingent important — dont une partie est sous les ordres de George Swillynton — pendant que les seigneurs de Saint-Pée et d'Urtubie — auxquels s'est joint John Astley, maire de Bayonne —, s'avancent à la tête d'une troupe considérable. Les deux armées de secours se rejoignent et, le 14 Décembre 1449, les forces adverses s'affrontent dans un combat acharné, tandis que la garnison essaie de prendre les assiégeants à dos. Journée vraiment meurtrière — 3000 Basques, Bayonnais, Landais et Anglais tombèrent et, parmi eux, Jean d'Urtubie lui-même — journée heureuse pour les Français à qui resta la victoire — journée glorieuse pour tous, mais surtout pour Angerot et Saint-Cricq qui se surpassèrent.

La reddition de Guiche — elle eut lieu le lendemain 15 Décembre — n'abattit pas le courage et l'obstination du maître du manoir de Saint-Pée. Au soir de la défaite, il avait rallié les survivants : il envoie des émissaires recruter de nouveaux auxiliaires et, ce renfort obtenu, se prépare à prolonger la lutte sur un autre terrain. Donnant

le change à Gaston de Foix sur ses intentions réelles, il va se jeter dans Pouillon, qu'il a déjà solidement organisé naguère en prévision du duel final et dont il espère faire un centre imprenable.

Gaston IV avait les mains libres pour la conquête du Labourd. Il profite aussitôt de son avantage, se rue avec 1500 hommes sur ce petit canton que le prestige de son nom et la soudaineté de l'invasion empêchent de se ressaisir. L'avalanche déferle, sans rencontrer d'obstacle, jusqu'à St-Jean-de-Luz. Le dernier lambeau Anglais du sol Basque est passé aux mains du roi de France.

Mais l'occupation de la terre labourdine n'est pas l'ambition principale du comte de Foix. Il rêve plus encore d'anéantir l'indomptable animateur, l'infatigable soutien du parti Britannique. Et il compte bien cette fois en finir avec lui. Aussi, de St-Jean-de-Luz se porte-t-il brusquement sur Saint-Pée dont il ne faut pas que le château et le châtelain subsistent ... Et l'assaut est livré au vieux castel. Les hommes d'armes et les hommes de service du noble logis, assistés des tenanciers les plus voisins, s'efforcent crânement de repousser l'agresseur, mais sont bientôt mis hors de combat. Le vicomte de Béarn, cédant à un besoin irrésistible de vengeance, fait détruire les moulins qui dépendent de la demeure seigneuriale, puis incendie le moulin détesté lui-même — où, sans doute, gît parmi les morts qu'il a juré d'exterminer. Et voici qu'il apprend la cruelle vé-

rité: ses prisonniers lui disent qu'Angerot n'est point là, mais à Pouillon et bien vivant.

Gaston IV sentit que rien n'était fait tant que son insaisissable adversaire aurait la possibilité d'agir: les Landes n'allaient-elles pas être galvanisées par l'exemple de Pouillon? Le Labourd lui-même n'obéirait-il pas de loin à l'exhortation muette de son valeureux enfant et ne reviendrait-il pas à ses anciens princes? Sa résolution est prise à l'instant: il part, dans une randonnée furieuse, et s'empresse de serrer dans un étau de fer le réduit où s'est retranché le champion redouté. A la faveur de circonstances fortuites, il réussit, renonçant au blocus, à pénétrer dans la ville, tue ou saisit « presque tous ceux de la dite place » au témoignage du chroniqueur Leseur. Une dernière déconvenue l'attendait: Angerot dérouta les limiers lancés à ses trousses à travers la ville. Puis l'agile Basque, gymnaste-né comme tous les gas de son lointain village, s'élança du haut des remparts, scruta les environs depuis le fossé qu'on avait jugé inutile de garder, aperçut et gagna un bois qui venait d'être évacué, s'enfuit enfin à Bayonne « par petits chemins et voyes umbraigeuses ».

7

Fut-il poursuivi et blessé durant cette course fiévreuse ? Avait-il été atteint dès avant son évasion ? Reçut-il, dans sa chute vertigineuse, quelque coup grave ? On ne sait, mais tout permet néanmoins de présumer que cette nouvelle aventure l'avait — et irrémédiablement — meurtri dans sa chair. On conçoit mal qu'un athlète en pleine force ait pu être terrassé par la fatigue seule et, à son arrivée à Bayonne, le revenant de Pouillon n'était plus qu'une ruine...

Transporté à Saint-Pée, Angerot rentra dans son manoir dont le feu avait respecté certaines parties. Il y rendit le dernier soupir le 26 Avril 1450. Une de ses volontés suprêmes attesté la profondeur de ses sentiments religieux : il nomme pour exécuteurs testamentaires, en même temps que son frère puîné, Johannot de Saint-Pée, le propre curé d'Arbonne, Maître Jean de Castétis.

Le gentilhomme Basque mourait du moins sans voir son cher pays natal définitivement arraché par la traité d'Ayherre (18 Mai 1451) à la domination qu'il avait tant aimée, à laquelle il avait tout sacrifié ! On peut, comme nous l'avons déjà fait, regretter que la France ne le compte pas parmi les nobles artisans de sa grandeur ; il n'en reste pas moins qu'il fut, sous le drapeau qui seul symbolisait à ses yeux la justice, l'honneur et la patrie, quelque chose comme une figure d'épopée. Lorsque le pèlerin erre aujourd'hui sur le champ qui remplace la chapelle de la demeure féodale — c'est là, en effet, sous les dalles de l'oratoire domestique qu'alla reposer la dépouille d'Angerot de Saint-Pée — il entend invinciblement retentir en lui la pieuse invite que nous a léguée l'antiquité : « Passant, recueille-toi, tu foules les cendres d'un héros. »

M. E.